

“Éditer de la littérature étrangère, c’est être en contact avec le monde entier”

Nathalie Crom, [Télérama](#), 25 juin 2020

[Les 20 romans étrangers à lire, \(re\)lire et emporter partout](#)



Raphaëlle Liebaert : « D’un point de vue purement commercial, si on regarde la liste des meilleures ventes, il est clair que c’est la littérature anglo-saxonne qui se vend le mieux. »

Illustration Séverin Millet pour *Télérama*

En regard de la seconde section de notre bibliothèque idéale consacrée aux romans étrangers, Raphaëlle Liebaert, directrice de la collection La Cosmopolite chez Stock, raconte de l’intérieur, et en profondeur, le challenge que représente l’édition d’un livre d’un autre pays. Réalité économique, manque de curiosité des lecteurs... Faire connaître un roman étranger n’est pas si simple.

Passée notamment par les éditions Christian Bourgois, haut lieu de la littérature traduite en France, Raphaëlle Liebaert dirige depuis quatre ans la mythique collection La Cosmopolite, créée en 1921 aux éditions Stock. Elle évoque son métier, ses enthousiasmes et ses difficultés.

Parlez-nous de La Cosmopolite, que vous avez prise en charge en 2016. Dans quel état d’esprit étiez-vous lorsqu’elle vous a été confiée par les éditions Stock ?

C’était incroyable ! Je ne pouvais pas imaginer m’occuper d’une plus belle collection. Historiquement, c’est la première grande collection de littérature étrangère à avoir été créée en France, il y a donc près de cent ans. Quelques années plus tard, la publication d’[À l’ouest, rien de nouveau](#), d’Erich Maria Remarque, lui a véritablement fait prendre son essor. Tous les amateurs de littérature étrangère se sont alors tournés vers elle. Dans La Cosmopolite, et grâce à elle, ils ont découvert Stefan Zweig, Virginia Woolf, Yasushi Inoué, puis Carson McCullers, James Baldwin, Jorge Amado, Anaïs Nin... C’est une collection magique, une collection de rêve. Pour moi, c’était à la fois génial, mais aussi presque un peu effrayant de prendre la mesure de toute cette histoire et de la difficulté qu’il y aurait à être à la hauteur, à faire la même chose aujourd’hui.

Comment avez-vous pris cet héritage en charge, notamment la dimension d’ouverture linguistique large du catalogue ?

C’est effectivement une collection très ouverte, en termes de langues traduites. Les langues vers lesquelles elle a incliné au fil des décennies ont été fonction des éditeurs qui étaient à sa tête. Par exemple, lorsque André et Marie-Pierre Bay s’en occupaient, ils y ont publié beaucoup d’écrivains anglo-saxons. Puis, lorsque Marie-Pierre Gracedieu l’a dirigée, elle a été très attentive aux auteurs scandinaves notamment. Lorsque j’y suis arrivée, il m’a semblé qu’il y avait des manques du côté de la littérature italienne et de la littérature néerlandaise. Il se trouve que ces deux domaines linguistiques m’intéressent énormément. Parce que je lis l’italien. Et que mon mari est néerlandais ! C’est une littérature vraiment difficile à faire connaître en France, pourtant il y a beaucoup de jeunes auteurs néerlandophones vraiment intéressants.

La littérature américaine continue-t-elle d’être dominante, parmi toutes les littératures traduites ?

Oui, largement. Quand je suis arrivée chez Stock, il y a quatre ans, c’était aussi un domaine linguistique très présent dans La Cosmopolite, et Manuel Carcassonne, le directeur de la maison, m’a donné pour mission de ne pas continuer à démultiplier les auteurs anglo-saxons et de rouvrir au contraire l’éventail des langues. D’un point

de vue purement commercial, si on regarde la liste des meilleures ventes, il est clair que c'est la littérature anglo-saxonne qui se vend le mieux. Et même plus précisément la littérature américaine — car si les grands romanciers anglais, les Ian McEwan, Martin Amis, Jonathan Coe... ont toujours beaucoup de succès en France, il est en revanche très difficile d'intéresser le lectorat aux jeunes auteurs britanniques.

Avec les auteurs américains, c'est plus facile. Par le biais du cinéma, des séries, de la musique, la culture et l'imaginaire américains nous sont tellement familiers qu'il est bien moins compliqué d'imposer les écrivains d'outre-Atlantique. On est tous pareils : on va naturellement vers ce qui nous est familier, ce que l'on connaît, et on est plus réticent à choisir le dépaysement.

Pour un éditeur, il y a aussi un problème de concurrence : tant de maisons proposent des livres traduits de l'américain ! Nous nous retrouvons à tous convoiter les mêmes textes anglo-saxons, alors même qu'il y a tellement d'autres ouvrages dans d'autres langues, qu'on peut, qui plus est, acheter moins cher. Ce qui explique sans doute qu'on assiste désormais régulièrement à la naissance de petites maisons d'édition dédiées à la littérature étrangère non anglo-saxonne, pour lesquelles les achats de droits reviennent moins chers et les traductions sont souvent aidées par des subventions des centres culturels des pays d'origine. Elles laissent aux maisons de taille plus importante, qui ont plus de moyens, le jeu des enchères qui concernent essentiellement des livres traduits de l'anglais — et n'atteignent plus les sommes importantes d'il y a vingt ou trente ans, la réalité du marché rendant les éditeurs raisonnables sur les prix d'achat : on ne peut plus acheter « à six chiffres », comme disent les agents américains, des ouvrages que l'on va vendre en France à huit mille exemplaires...

La littérature étrangère ne se vend pas bien en France ?

D'un point de vue commercial, les choses sont devenues de plus en plus difficiles pour elle. On le sent d'année en année, pour ne pas dire de mois en mois... Le tirage moyen de chaque livre diminue, parce que la demande des lecteurs diminue. J'ai le sentiment que c'est un problème de curiosité de la part du public, qui a de plus en plus tendance à se tourner vers des valeurs sûres, des auteurs connus. Or, faire connaître un romancier étranger est très difficile.

Prenez un primo-romancier français : la presse va s'y intéresser, il pourra même être invité sur des plateaux de télévision ou de radio, parallèlement il fera la tournée des librairies et des médiathèques, sera présent dans quelques festivals... Tout ceci s'accumulant, son nom va commencer à dire quelque chose aux gens, il sera repéré. Même relative, sa notoriété commence à s'installer. Les auteurs étrangers ne peuvent bénéficier de cette visibilité. Ils pourront avoir de beaux articles en presse écrite mais ils n'iront pas dans les médias audiovisuels. Et les libraires, dont le soutien ne faiblit pas, et qui ont toujours le même appétit de découvertes et le même désir de faire connaître à leurs clients de nouveaux auteurs, auront du mal à convaincre ces derniers d'aller vers le roman d'un parfait inconnu. J'adore ce métier, je le trouve infiniment réjouissant et enrichissant. Mais la réalité économique est vraiment difficile.

Qu'aimez-vous plus précisément dans ce métier ?

J'ai toujours été beaucoup plus lectrice de littérature étrangère que de littérature française. Comme lectrice, dès l'adolescence, j'y ai trouvé la dimension romanesque que je recherchais. J'aime qu'on me raconte des histoires. Lorsque je lis, c'est pour être ailleurs, être dépaycée, voyager. Par tradition, la littérature étrangère reste, me semble-t-il, plus romanesque que la littérature française contemporaine. Et c'est une fenêtre ouverte sur les autres.

Au quotidien, éditer de la littérature étrangère, c'est être en contact avec le monde entier. Quand on partage un écrivain avec d'autres éditeurs étrangers, on est comme une famille éparpillée sur divers continents mais rassemblée autour de cet auteur. On échange des informations sur les ventes, on confronte nos divers choix de couvertures... et on noue partout dans le monde des relations professionnelles qui deviennent souvent amicales. Par ailleurs, entre les éditeurs de littérature étrangère en France, il existe certes une forme de concurrence, mais aussi une certaine convivialité. On se connaît tous, on est à peu près tous de la même génération, disons entre 35 et 50 ans, et il y a entre nous une très bonne entente. On échange des informations assez librement, on évite de « voler » l'auteur d'un autre, c'est un monde plutôt fair-play.

Y a-t-il des auteurs, des romans que vous êtes particulièrement heureuse ou fière d'avoir publiés depuis quinze ans ?

Je citerais *En mer*, de l'écrivain néerlandais Toine Heijmans, que j'ai publié en 2013 chez Christian Bourgois, et qui a reçu le prix Médicis étranger — et c'est la première fois, je crois, qu'un auteur néerlandais recevait un prix aussi prestigieux. Le livre a été une vraie découverte pour beaucoup de lecteurs, et ça fait vraiment plaisir, c'est un merveilleux souvenir professionnel. Il y a aussi l'Italien Paolo Cognetti et *Les Huit Montagnes*, traduit chez Stock il y a trois ans, et qui est déjà presque un classique. Je citerais encore l'autrice britannique Daisy Johnson, dont nous avons traduit l'an dernier *Tout ce qui nous submerge*, son premier roman — et dont nous publierons un autre ouvrage en janvier prochain —, parce que c'est une jeune femme terriblement prometteuse. J'espère que nous parviendrons à lui faire trouver son public en France. Des livres, j'en publie peu, donc je les aime tous !